

SI JE SUIS VIVANT

NANY

(*PRINTEMPS*)

“Si je suis vivant, c’est, débarqué du train directement ce matin, d’être venu place Pey-Berland, dans la fraîcheur de la ville, aurolé des pigeons qui picorent les inégalités sensibles, massifs de fleurs, serins sinis, puis près de la spontanéité des fontaines du Jardin Public, entré par la petite rue ombreuse et anecdotique Duplessy en biais depuis la place Gruet, au lieu d’être passé sous le portail historique du cours de Verdun.

Si je suis bien vivant, c’est de me dire que je suis dans cette puissance, comme les pigeons, de relier des surfaces sensibles, fussent-elles inégales et de niveaux différents, sans céder en rien à la pression du récit, restant dans la nourriture immédiate, frugale mais *absolue*, sans me sentir obligé d’aucun “passage”, d’aucun glacis (comme en peinture), ni de resusciter des fragments morts de l’histoire, courbes envasées de la rivière, suivant seulement celle-ci lors de sa réapparition au soleil, réémergeant des ombrages, sans plus de nécessité de “suite”, dans l’inachèvement qui est *la vie même*, ce simple enchantement de vivre cher à Jean-Jacques.

C’est de me retrouver aussi perpétuel que les sources de la fontaine, dans le jaillissement de mille projets sans en avoir emporté aucun avec moi, la nuit m’ayant débarrassé de toutes les hantises.

C’est de croire à la *valeur d’énigme* de l’écriture, grâce à cela grandiose, en rapport avec la démesure des angoisses de départ au petit jour, dans les gares, comme aujourd’hui même, où je reviens de chercher un logement à Paris ; dans la résistance propre aux lambeaux d’horreur du cauchemar, tenant encore avec soi, d’une apparence anodine et cependant pire que le pire des faits divers.

C’est d’avoir su le bonjour des jardins ouvriers, à l’aube, comme le Paradis de la bonté par les plantes et par les légumes : des flammes mauves derrière l’usine et de grosses volutes de fumée grises.”

*

Il y a des ciels futurs attachés à des immeubles modernes comme il y a des futurs filant avec des camions, brillant sur des façades d’entrepôts, faisant luire les tuyaux des raffineries, à toute contraction qui a l’avenir pour projet.

Adolescent, Nany, quelque peu dandy mécaniste, avait ramassé quelque chose de cette utopie vibrante des frontons ou le futur irait rebondir comme avec une *chistera*. De grands ciels bleus avec de petits cumulus à peine pommelés, décors cuits sur une céramique.

Il avait pris ça en écharpe un temps, adolescent, comme l’éblouissement devant les containers rouges sang, comme d’autres hangars où couraient d’énormes tubes d’aluminium sur les toits.

Mais là, cette façade d'onduline de chez Ford face à l'Académie devant laquelle il se retrouvait à présent après un cercle bienheureux par le centre ville, à peine l'avait-t'il prise en considération avec ce printemps (ou peut-être l'année dernière), qu'elle avait disparu, qu'il était ailleurs, et que l'immeuble à peine surgi s'était déjà décomposé de vieillesse.

Sans doute seulement les enfants-nés dans cet immeuble, les fils du concessionnaire peut-être, attentifs à l'ombre, à la nouveauté des joints de caoutchouc, à des cornières inédites, au mouvement parfaitement graissé des huisseries récentes, au reflet rouge du soleil à travers les auvents tout neufs de toile, sans doute seulement ceux-ci pouvaient-ils suivre, accompagner, nourrir cette exaltation au fur à mesure et sans aucun dépit.

Ainsi les habitants des industries ont-ils avec les différentes incarnations des articulations de la matière un rapport privilégié, d'enchantement moderniste, que bien peu d'entre nous peuvent suivre qui vont chercher au fond des quincailleries l'éternel éclat de la paille, de la mesure de bois et qui vont jusqu'à recouvrir le seau inédit de zinc inoxydable d'une couche de nostalgie de crainte que sa lumière les incendie comme des vampires.